Sophie Castillo

TIME

Manoir Wellington, Savoie, France, 1824

Le fracas des sabots sur la piste sablonneuse précéda celui de la diligence qui s'éloignait du manoir, où elle venait de déposer James Wellington.
La lourde porte en bois blanc s'ouvrit sans un grincement, à la grande satisfaction de ce dernier. Son regard s'attarda un bref instant sur les gonds parfaitement huilés, puis sur le domestique qui, en signe de respect, baissa la tête sur son passage. Par instinct, ses doigts se resserrèrent sur le pommeau de sa canne en forme de loup. Il ôta son chapeau haut de forme, le tendit au valet, puis lissa par habitude ses longues moustaches grises. Fin prêt, il se rendit dans le petit salon, où l'attendait son invitée.

Quand il entra dans la pièce luxueusement meublée, cette dernière lui tournait le dos. Sa robe de soie bleue, gonflée par la crinoline, lui tombait jusqu'aux chevilles. Son corset, plus sombre, soulignait sa taille fine, donnant à ses courbes un rendu harmonieux. Elle avait ramené ses longs cheveux blonds en un chignon épais d'où s'échappaient quelques mèches, dévoilant son cou pâle comme de la porcelaine.

Elle l'entendit et se retourna. Un sourire éclaira ses traits, elle exécuta une révérence pour saluer le lord. Elle semblait bien plus jeune qu'il ne l'avait pensé, il ne lui aurait pas donné plus de vingt ans. Il s'efforça de ne pas s'attarder sur la cicatrice qui lui barrait le côté droit du visage. Quelque peu gêné, il lui rendit son salut.
C'était l'une des rares femmes — sinon la seule – antiquaires de la région, son nom circulait uniquement parmi les cercles secrets de la haute société savoyarde. L'un de ses riches amis la lui avait chaudement recommandée.
— Mademoiselle Maclay, murmura respectueusement le lord.
— Lord Wellington, répondit cette dernière sur le même ton. Vous souhaitiez me rencontrer ?
L'aristocrate lui indiqua la porte qui menait vers son cabinet de travail.
— Je vous en prie.
Lord Wellington lui emboîta le pas. Il l'invita à s'asseoir, posa sa canne contre le secrétaire et en déverrouilla l'un des tiroirs, dont il sortit un écrin.
Il s'installa enfin de l'autre côté du bureau, face à son interlocutrice qui affichait un sourire poli. Après un petit instant d'hésitation, il le fit glisser en direction de la jeune femme, qui le considéra quelques secondes, le visage neutre.
Elle s'en empara avec grâce, et l'ouvrit.
L'homme guetta une quelconque réaction, sceptique devant l'apparente juvénilité de cette mystérieuse antiquaire. Le Baron Beauregard lui avait loué son professionnalisme, mais peut-être, gagné par la vieillesse, devenait-il gâteux.
— Voilà un instrument bien intéressant, Monsieur, reprit-elle, après quelques minutes passées à manipuler la montre à gousset.

Elle la soupesa, l'ouvrit une nouvelle fois, mania les deux molettes. Elle fronça légèrement les sourcils en ne voyant rien bouger, puis caressa du bout des doigts le W stylisé gravé au dos.
— C'est un héritage, répondit James Wellington, un brin nerveux. À combien l'estimeriez-vous ?
Le regard émeraude sonda le sien, aux reflets ambrés. Une lueur de surprise passa rapidement dans les yeux de la première, puis disparut aussi vite qu'elle était apparue.
— Ma foi, je crains qu'un tel objet ne puisse trouver acquéreur. Bien qu'il semble ancien, je n'ai jamais rien vu de tel.
Elle replaça la montre dans son écrin, le referma et le fit glisser de nouveau, cette fois dans l'autre sens. Lord Wellington ne bougea pas.
— J'aimerais vraiment que vous puissiez me donner une estimation, reprit-il en détachant chaque mot.
— Je ne sais pas quoi vous dire. J'aurais pu fixer un prix si j'étais assurée de pouvoir le vendre, admettez que c'est un objet peu commun. Je peux me renseigner auprès de mes clients, mais je crains qu'il y ait peu d'espoir…
— Faites donc.

Le ton était devenu sec, presque amer. La jeune femme ne parut pas s'en offusquer, elle continua de le regarder, l'air tranquille. Elle dégageait une aura de mystère qui le troublait. Sans cette affreuse balafre, elle aurait été d'une telle beauté…
Lord Wellington reprit ses esprits et pensa à sa pauvre épouse, qui venait de passer à trépas. La maladie s'était déclenchée sans crier gare. La regrettée Madame Wellington avait quitté la vie en toussant, crachant du sang, tant et si bien qu'aucun des meilleurs médecins mandés n'avait réussi à la guérir. L'aristocrate avait tôt fait d'établir un lien entre ce décès et celui, plus ancien, de sa propre mère. Le dénominateur commun entre ces deux maux demeurait cette montre, qui se transmettait de génération en génération. Quand ils l'avaient reçu comme cadeau de mariage, ils n'y avaient guère prêté attention. Pourtant, ces dernières semaines, la défunte ne jurait que par elle, marmonnant inlassablement des phrases incompréhensibles et manipulant tant et plus l'objet maudit.
Il ne voulait plus de cela sous son toit.
Ses deux enfants, une fille et un garçon âgés respectivement de huit et douze ans, ne devaient en aucun cas connaître le même sort, il se l'était juré.
Quand l'antiquaire reprit la parole, il sursauta. Englué dans ses souvenirs douloureux, il avait presque oublié sa présence.
— Cher Lord, pardonnez mon indiscrétion. Si ceci est un héritage, pourquoi ne le conservez-vous pas, en attendant qu'il prenne davantage de valeur ?
— Je ne souhaite pas qu'un tel objet demeure sous mon toit, répondit l'homme, dont la nervosité augmentait. Il n'apporte que le malheur sur notre famille.
— En ce cas, je vais tenter l'impossible.

L'antiquaire se leva pour signifier la fin de la conversation. Soulagé que ce problème devienne bientôt une affaire lointaine, Lord Wellington fit de même. Il l'escorta jusqu'à l'entrée, où elle récupéra son long manteau et son chapeau. Elle refusa qu'il appelle l'une de ses voitures, prétextant que le voyage était plus agréable à pied en cette saison.

Il ne sut pas où elle se rendait.
La semaine suivante, l'aristocrate reçut une proposition d'achat par un collectionneur souhaitant garder son anonymat. Mademoiselle Maclay vint récupérer la montre maudite contre une forte somme d'argent, et salua l'homme qui ne cacha pas son soulagement.

Un mois plus tard, Lord Wellington laissa sa propriété à la garde de ses employés et s'embarqua pour l'Amérique avec ses deux enfants. Il y mourut peu de temps après, d'une maladie foudroyante.
En triant ses affaires, les domestiques trouvèrent l'écrin soigneusement rangé à sa place initiale, dans le secrétaire de leur défunt maître.